

Put me down where I can see you run

Alice

www.alicem.net

Juillet et août 2019

Deux fois n'est pas coutume, mais ça commence à faire louche.

J'ai de nouveau pondu une nouvelle à cause d'un album de Cult of Luna. C'est nettement moins contraint et relou à suivre que la dernière fois : le lien n'est qu'assez vague, et pas question de repartir dans mon délire de « une partie par piste, avec des repères temporels posés comme des merdes dans le texte ». Je me suis assagi. Au fond, je n'ai même presque jamais bossé sur le brouillon en écoutant l'album ; je me suis bouffé une chiée d'artistes hors sujet.

Cette fois-ci, c'est l'album "Mariner" qui est passé à la casserole. Enfin... surtout les pistes 3 (le titre en vient directement et tout est parti de ça) et 5 (épique as fuck). Bon, ça fait quand même plus de vingt-quatre minutes. Pis on peut ajouter le remix que Perturbator a fait de la 5.

L'idée me trottait dans la tête depuis pas mal de temps mais j'avais un peu peur de ne pas être à la hauteur. Bon, je ne le suis probablement toujours pas, mais la peur a calmé sa joie quand même.

Pour une fois, j'ai écrit un texte dans lequel il se passe des choses. C'est ouf. Ça rend tout plus compliqué car il faut que les événements soient un minimum cohérents. Ne soyez pas trop

sévères : pas moyen que je devienne balèze en écriture quand je consacre mon temps à des photos à la con et à des pizzas aux lentilles au lieu de m'entraîner à écrire.

*
* *

JIGNORAI pendant combien de temps j'étais resté sans connaissance. Les flammes qui virevoltaient autour de moi et qui, par chance, ne m'avaient pas trouvé à leur goût me donnaient une première indication rassurante. Peut-être même deux : je n'étais pas resté des lustres dans le coma, et j'étais encore vivant – ou alors, il y avait un sacré ménage à faire dans l'au-delà.

Le reste de la scène n'avait hélas rien de bien réjouissant. Les débris de notre cargo spatial s'épalaient sur un périmètre qui en disait long sur la violence de l'impact. Il était assez évident que quiconque n'ayant pas eu le temps de rejoindre l'une des zones de confinement n'aurait pas survécu. Et compte tenu de la soudaineté du crash, j'avais trop peur pour établir des pronostics concernant le nombre de personnes qui émergeraient ou avaient déjà émergé de la carcasse.

Encore fallait-il que j'en émerge moi-même. À grands efforts de grognements, je me levai et procédai à une rapide mais rassurante inspection de mes capacités motrices. Je me portais relativement bien, mais l'air approchait de la limite du respirable. Je jetai un regard alentour et remarquai avec soulagement, entre deux gros panneaux métalliques défoncés, un espace à travers lequel j'allais pouvoir me glisser sans roussir ou risquer de finir écrasé.

Une fois en zone plus sûre et agréable, je m'étirai et observai le paysage verdoyant que le vaisseau venait de marquer au fer rouge. J'avais eu hâte de voir cette planète, mais j'aurais préféré avoir à attendre quelques minutes de plus et y atterrir

en bonne et due forme ! Sans parler du lieu . . . Calliope n'en était qu'au tout début de sa colonisation humaine. Seule deux ou trois villes notables y avaient pris racine, au milieu d'un océan vert proche, par endroits, des jungles terrestres.

Je supposais que notre destination, la « capitale » officielle, Makria, n'était guère loin, puisque le trajet approchait de son terme au moment de la catastrophe, mais aucun signe ne me le prouvait. Il aurait tout à fait été possible de me convaincre qu'un millier de kilomètres me séparait de cet embryon de civilisation auquel se rattachaient rapidement tous mes espoirs de survie.

« Je ne vais tout de même pas paniquer si tôt », me dis-je. Je retournai vers la carcasse et utilisai l'air pur retrouvé pour lancer un appel aux survivants. Rapidement, un « Ici ! » s'éleva par-dessus les bruits de la faune et le crépitement des flammes. Je me dirigeai vers la source de cet écho et vit bientôt une passagère que je ne reconnaissais que vaguement. Elle se trouvait dans un état comparable au mien : un corps encore exploitable, mais rien de bien optimal pour autant. Malgré nos égratignures et la situation, nous parvînmes à assaisonner notre poignée de main d'un sourire mutuel.

« Contente de voir que je ne suis pas seule !

— Tu n'as vu personne d'autre ?

— Sais pas. J'ai fouiné par-là, fit-elle en indiquant la zone située derrière elle – l'avant de l'engin. Rien trouvé. J'ai aussi regardé l'état des systèmes de télécommunication, vu que ça aurait pu nous servir, mais tout est cramé. Et de ton côté ?

— Aucune idée ; je viens d'émerger. Mais en tout cas, s'il y a des gens, ils ne sont pas en état de répondre à mes appels.

— Ah, ça . . . J'en ai croisé dans un sale état, effectivement, confirma-t-elle la mine triste. Je t'avoue ne plus avoir une folle motivation pour explorer cette satanée carcasse.

— On va quand même jeter un œil à l'arrière, je suppose.

— Ouais, bien sûr, mais faut qu'on garde en tête que si on y passe trop de temps, on risque de perdre notre convoité statut de survivants. »

Je trouvais ses mots un peu crus, mais réalisai bien vite qu'elle avait raison. Il nous faudrait sous peu partir à la recherche de provisions, et éventuellement partir tout court. Mais pour l'heure, nous rejoignîmes côte-à-côte l'arrière du vaisseau, d'où j'avais émergé.

« Au fait, moi c'est Justine. Je faisais de la sous-traitance pour une boîte de transport. Enfin. . . j'en fais encore, je suppose, mais faudrait déjà qu'on sorte de là. Tu fais partie de l'équipage ?

— Ouais, mais c'était mon premier trajet vers Calliope. Guillermo. Enchanté. »

Autant entamer cette collaboration avec de petites formalités, même si elles ne semblaient guère à leur place après ce sinistre.

Notre inspection fut aussi laborieuse que peu fructueuse. Personne ne répondait à nos appels, et partout où nous nous faufilions, seules des masses noires indistinctes nous attendaient. Pire (d'un point de vue purement égoïste et survivaliste) : des réserves de nourriture du vaisseau, nous ne pûmes rien obtenir d'exploitable. Il allait nous falloir nous en remettre à cette nature inconnue pour subvenir à nos besoins.

« Bon. . . On laisse tomber ? demandai-je un peu hésitant, peu fier de jouer le rôle de celui qui prône l'abandon de ses compagnons.

— Ouais, je suppose. . . Attends, je finis juste de fouiller ce coin », répondit-elle depuis l'autre côté d'une cloison.

Je commençai à quitter le périmètre afin de l'attendre en terrain plus calme et dégagé.

« Oh putain ! C'est. . . jura soudainement Justine d'une voix à demi étouffée.

— Ça va ? m'enquis-je.

— Hein ? Euh... Ouais, ouais ! C'est rien ! J'ai failli me vautrer, c'est tout ! J'arrive.

— 'kay. »

Je me retournai pour la voir approcher quand un bruissement nettement plus prononcé que ceux causés par le vent se fit entendre de l'autre côté.

« Putain, manquait plus que ça », laissai-je échapper en découvrant un groupe d'environ huit animaux sortant des fourrés. Ils s'apparentaient à des singes roux quadrupèdes, mais leur mâchoire saillante et développée rappelait davantage celle des loups.

« C'est dangereux, ces trucs ? demandai-je à Justine en avisant la meute qui, moins effrayée que moi, n'avait pas l'air décidée à freiner son avancée.

— J'en sais que dalle. Y a que les fous de biologie qui sont si calés sur les "habitants" de cette fichue planète ! J'étais là pour gérer une cargaison, moi ! »

N'ayant rien prévu pour me défendre, je me mis dans une position de combat improvisée et me préparai à vendre chèrement ma peau (ce qui risquait surtout d'impliquer un bon vieux sprint). Du coin de l'œil, je vis Justine, mue par des instincts similaires, faire de même à sa manière. Elle ne semblait guère plus instruite que moi en combat rapproché.

Soudainement, sans communication préalable, les bêtes accélérèrent en grognant. Pris au dépourvu, je fendis l'air d'un coup de pied maladroit que ma cible n'eut aucun mal à anticiper. Cependant, à ma grande surprise, la créature sembla tout au plus agacée et, me dépassant, continua sa course en direction du vaisseau, accompagnée de ses comparses. Les grondements s'amplifièrent et évoquaient dorénavant davantage la joie qu'une quelconque agressivité. Ce n'est que lorsque

deux d'entre eux commencèrent à démantibuler la dépouille d'un de mes collègues que nous comprîmes.

« Des charognards, fis-je comme pour appliquer une légende encyclopédique à la scène.

— Ou des êtres pragmatiques qui préfèrent les proies inertes – et déjà un peu cuites, suggéra-t-elle platement.

— ... Dans tous les cas, on ferait mieux de se tirer sans trop tarder. Je ne suis pas certain de vouloir découvrir quels autres types d'animaux l'odeur de nos camarades décédés est à même de rameuter.

— On est d'accord », approuva Justine pendant que les singes lupins faisaient allégrement éclater des os entre leurs puissantes mâchoires.

Tout en veillant à rester à bonne distance de ce festin macabre, je me dirigeai vers un amoncellement de pièces métalliques et en extirpai deux barres légèrement tordues.

« Tu veux une arme ? proposai-je. Ça fera bâton de marche, au pire.

— Passe toujours, ouais.

— Hop !

— Merci. »

Ainsi équipés, nous prîmes congé de toutes ces carcasses, organiques comme artificielles.

« Je propose qu'on cherche déjà un point élevé, histoire d'être moins embêtés par ces fichus arbres et de voir s'il y a des gens quelque part, exposa judicieusement mon acolyte.

— Pour le moment, on n'en voit pas des masses, des points élevés.

— Bah continuons dans la direction pointée par le vaisseau. Je suppose que, jusqu'à un certain point, le pilote savait ce qu'il faisait.

— Moui », acquiesçai-je.

Nous partîmes donc le plus droit possible, entretenant l'illusion d'avoir un but viable. La végétation dense, excentrique, nous obligeait fréquemment à effectuer des détours, et, sans boussole, il nous était impossible de prétendre que nous tenions notre cap.

Notre rythme était soutenu, aidés comme nous l'étions par une gravité légèrement inférieure à celle sévissant sur Terre. Les arbres en profitaient également et s'élevaient en spirales vertigineuses, sans avoir à s'encombrer de troncs larges ou particulièrement robustes. L'air, quoiqu'un peu humide, était tout à fait respirable et énergisant. Cette planète n'avait pas attiré les humains comme des mouches sans raison.

Nous réalisâmes vite qu'il y avait un monde de différence (assez littéralement, en l'occurrence) entre une forêt terrestre bardée de sentiers et cette nappe de végétation, uniquement fréquentée par des animaux agiles pour qui il était tout naturel de bondir entre des ronces. Fort heureusement, nous parvînmes bientôt à un sentier de substitution :

« Un cours d'eau ! s'exclama Justine, qui se trouvait alors devant moi.

— Eau, je ne sais pas ; à mon avis il faudra se poser deux trois questions avant de tenter de boire ce truc. Mais... un cours, quoi. C'est déjà cool. Au moins c'est un peu dégagé, par ici. »

Un liquide translucide mais quelque peu sombre serpentait au pied des arbres et allait se perdre dans l'infini de la forêt. Le débit était faible et la profondeur raisonnable.

« Si ce truc ne nous ronge pas les pieds, on pourra carrément marcher droit dedans pour esquiver ces fichues buissons extraterrestres ! nota Justine, enthousiaste.

— Avec un peu de chance, ajoutai-je, ce liquide provient d'une montagne, et on pourra faire d'une pierre deux coups.

— Ah, ouais ! Bon, déjà, il y a des feuilles qui traînent dedans, donc ça n'a pas l'air hyper corrosif ou je ne sais quoi. »

Je n'étais pas convaincu pour autant, mais avant que je puisse lui faire part de ma réserve, voilà qu'elle était déjà accroupie, occupée à renifler le ruisseau.

« Tu sens quelque chose de particulier ? demandai-je.

— Bof. Surtout tout ce qu'il y a autour ; pas vraiment la flotte en elle-même.

— On va dire que c'est bon signe.

— De toute façon, nota-t-elle en se redressant pour me faire face de nouveau, on va y passer si on ne boit pas quelque chose, non ?

— Ouais... admis-je en la rejoignant au bord du lit occupé par le liquide.

— Au moins, ici, on est certain qu'aucune usine ne rejette des trucs chelous dedans. Bon, je me lance ? »

Sentant que derrière sa motivation apparente se cachait une bonne dose d'appréhension, je lui offris finalement de lui servir de goûteur. Mon rythme cardiaque s'éleva de manière grotesque alors que j'accueillis, sous son regard attentif, un échantillon du liquide au creux de mes mains. Je me contentai pour débiter d'y tremper les lèvres avec méfiance, les sourcils froncés. Enfin, mes traits se détendirent et je fis couler dans ma bouche ce qui n'avait pas encore pu filer entre mes doigts.

« Bon, je ne mettrais pas ma main à couper que c'est à cent pour cent de l'eau comme on la connaît, mais ce qui est sûr c'est que pour l'instant je me sens mieux qu'il y a une minute. »

Justine hésitait encore à suivre mon exemple et restait immobile.

« Tu attends de voir si je tombe raide mort ? fis-je en singeant l'agacement. J'espère que tu es patiente : si ça se trouve, ce truc va lentement me ronger et m'achèvera dans dix ans. J pense qu'au point où on en est on a meilleur compte de pas

trop se poser de questions et de se faire ensuite sagement analyser par une équipe médicale spécialisée quand on sera sortis de ce bazar. »

Rebondissant sur la note d'espoir à peine dissimulée dans la fin de cette phrase, elle se décida à engloutir plusieurs rasade du potentiellement précieux liquide. Dans ce décor hostile, nous étions comme deux bêtes sauvages démunies de tout, buvant tout leur saoul dans une oasis longtemps attendue.

En temps normal, nous aurions été terrassés par des hordes de micro-organismes bénins pour la faune locale mais mortels pour un corps humain. Le « temps normal » avait néanmoins vite été effacé par la civilisation humaine : toute personne amenée à voyager entre la Terre et Calliope devait, entre autres, se voir administrer un cocktail de sérums et vaccins. Une sorte de moyen de simuler les siècles voire millénaires d'évolution et d'acclimatation nécessaires pour mener une vie respectable en cet autre monde. Nous étions même vraisemblablement en mesure de consommer des animaux locaux sans être pris de spasmes soudains. À condition de trouver des animaux qui ne nous consomment pas eux-mêmes avant que nous ayons pu tenter notre chance.

Ces considérations alimentaires allaient devoir attendre encore un peu :

« Hey, il commence à faire vachement sombre, non ? remarquai-je.

— Ouais... Va falloir commencer à songer à se poser quelque part.

— On est pas super en sécurité, ici, quand même...

— Ça sera guère mieux si on avance à l'arrache dans le noir. En étant fatigués qui plus est. Pis je crois que les nuits sur Calliope sont plutôt courtes ! souligna-t-elle.

— Ça veut aussi dire qu'on aura moins de temps pour se reposer, mais bon.

— Hahaha ! Se reposer ? C'est un bien grand mot. Si on ne veut pas y laisser notre peau ridiculement tôt, il va falloir qu'on se relaie pour monter la garde, avisa Justine en brandissant sa barre métallique, ses traits durcis de manière presque comique.

— Pas faux. Bon, on peut se poser là-bas ? On aura une vue déjà un peu moins dégueulasse. »

Difficile de faire les fiers lorsque l'on monte un camp sans feu ni tente. Nous avions quelques notions théoriques (« il faudrait frotter ou cogner des trucs »), mais la quasi-certitude d'échouer et la méconnaissance des matériaux offerts par Calliope nous mirent rapidement d'accord : notre énergie serait mieux employée ailleurs. Le veilleur par alternance dû donc s'en remettre à son ouïe et à ce qu'il restait de sa vue. Une situation peu enviable, dans laquelle chaque bruit trouvait en notre imagination un terrain fertile pour faire naître les pires terreurs. Heureusement, les astres étaient de notre côté, et les deux lunes de Calliope nous aidèrent à hauteur de leurs moyens respectifs.

Par un instinct étrange du corps humain, nous parvînmes malgré la tension à trouver quelque repos. Par intermittence. Quelques épisodes d'éveil vinrent s'intercaler dans la nuit et imprimer des souvenirs flous en nous. Ainsi, il me sembla avoir vu Justine tromper l'ennui en examinant, à la faible lueur lunaire, un objet que je ne pu identifier. Justine, quant à elle, serra plus d'une fois de toutes ses forces sa barre métallique en entendant ce qu'elle décrivit comme « un râle » alors que je somnolais.

Ces non-péripiétés furent bien vite balayées lorsque nous nous remîmes en route, d'autant plus que nous dispositions

cette fois-ci d'un fil conducteur tangible en la « personne » du ruisseau.

« Après tout, ne pus-je m'empêcher de faire remarquer, l'idéal aurait été de ne pas s'éloigner du site du crash : des gens vont forcément finir par se pointer là-bas. . .

— Ouais. . . On a un peu paniqué à cause des espèces de singes charognards. En même temps, franchement, je me voyais mal rester là à les regarder manger en attendant de voir ce qu'ils allaient penser de nous une fois les réserves de cadavres épuisées. Tu sais, même les renards foutent la paix aux lapins quand ils ne chassent pas.

— Maintenant, je serais bien incapable de retrouver la carcasse, avouai-je en regardant le ciel à la recherche d'une colonne de fumée qui avait probablement disparu depuis la veille.

— La bonne nouvelle, intervint Justine l'index levé, c'est que la solution à ce problème est celle que nous poursuivons déjà : si on obtient un meilleur point de vue sur les environs, il y a de fortes chances pour que la zone cramée par le crash nous saute aux yeux. Et si des secours y sont déjà, en train de nous chercher, on pourra se faire remarquer, genre en gesticulant. »

Elle marqua une courte pause, puis, l'air morne :

« . . . Pis si on ne trouve aucune trace de civilisation raisonnablement proche, on pourra rebrousser chemin et. . . attendre.

— Non sans avoir vérifié au préalable l'absence de singes-loups. »

Cette remarque parvint à lui arracher un petit rire. Vues sous le bon angle, même certaines situations dramatiques peuvent être – au moins l'espace d'un instant – perçues comme de banales péripéties du quotidien. Hélas, cet état d'esprit est aussi précieux que fragile, et nous ne pûmes guère marcher qu'une dizaine de minutes avant que notre moral ne soit mis à plus rude épreuve encore.

« Beuuuh ! C'est quoi ce... fit Justine en stoppant net son avancée.

— Une bête crevée, répondis-je de manière fort peu informative en découvrant à mon tour le corps.

— “Crevée” ? Bouffée, ouais ! Et pas super proprement, en plus. »

L'animal s'apparentait à une grosse biche au museau si court que sa tête prenait une forme presque humaine, non-obstant le large espacement des yeux si caractéristique des créatures habituées à rester sur leur garde. Son flanc, ouvert comme un vulgaire sac de couchage, présentait des zones qu'on aurait pu qualifier de fondues.

« Ça me rappelle les mouches, observa Justine. Tu sais, elles balancent des vieilles sécrétions sur la bouffe pour la liquéfier et l'aspirer.

— Charmant. Bon, ne traînons pas ici et gardons l'œil encore plus ouvert qu'avant. Je n'ai pas trop envie de me faire “liquéfier et aspirer” à la paille au milieu d'une forêt extraterrestre.

— Yep. Mais perso, j'vais un peu prendre mes distances en contournant ce truc. Ne serait-ce que pour l'odeur », prévint-elle en plissant le nez.

Contournement il y eut donc, dans les limites imposées par la végétation.

Cette rencontre nous hanta pendant une bonne partie de la matinée, nous rappelant à quel point nous en savions peu sur cette planète, en dehors de son spatioport et de ses environs directs. Bientôt, cependant, la faim commença à briguer la place de souci numéro un.

Nous avons en chemin collecté plusieurs sortes de fruits, ou en tout cas des choses y ressemblant. Lorsque le manque de nutriments nous freina de manière significative, nous nous assîmes devant notre butin afin de décider, à tête reposée, à

quels fruits accorder notre confiance en premier. Notre dévolu fut jeté sur des sortes d'aubergines miniatures qui, mordues prudemment, révélèrent une pluie de pépins, mais aussi une pulpe qui nous requinqua.

« Allez, zou ! On continue à grimper ! » fit Justine avec un enthousiasme soudain tout en finissant de se rincer les mains dans le ruisseau.

Nous avions déjà gagné une altitude bienvenue, même si la forêt encore omniprésente nous empêchait d'en juger ou d'en profiter à notre guise. À ce stade, quand bien même notre guide aquatique en serait venu à disparaître brutalement sous terre, nous aurions tout à fait été capables de continuer notre ascension par nos propres moyens, quoique privés de notre principale source d'hydratation. La terre laissait peu à peu place à des grosses pierres, et les racines des arbres jaillissaient du sol comme une invasion de dragons fousseurs, se muant tantôt en précieux appuis, tantôt en pièges sournois.

La journée était déjà bien avancée quand, au hasard d'un mouvement de tête inspiré par la curiosité, je surpris la chute d'un liquide putride et épais depuis les branchages surplombant le ruisseau. J'eus à peine le temps d'exprimer ma répulsion face à ce qui m'évoquait un rejet d'égouts au milieu de nulle part, avec même des bouts d'os et des boules de poils mêlés au miasme. À peine eus-je ouvert la bouche que l'instinct de survie changea du tout au tout la nature et le degré de priorité du message que j'émis :

« Oh putain ; cassons-nous ! »

À la suite de la charpie insalubre était descendue, en se laissant tomber avec dextérité de branche en branche, une créature insectoïde disproportionnée au corps fuselé. La fange s'écoulait de sa bouche dépourvue de dents, dont le rôle semblait inversé par rapport à celles des créatures... « normales ».

Cette caractéristique mise de côté, la terreur que cette apparition nous inspirait provenait de ses six pattes recourbées rappelant les faux des mantes, à ceci près que ces lames-là faisaient un bon mètre de long et luisaient à la lumière du jour. Un autre « détail » acheva de nous horrifier : les flancs du gros abdomen étaient parés de sortes de ventouses crochues, certaines occupées à maintenir jalousement des morceaux de proies, parmi lesquelles se trouvait la « biche » dont nous avons dépassé les restes la veille. Un fourbi d'entrailles faisandées et de membres sectionnés suivait ainsi l'insecte partout, brouillant la frontière entre trophées et garde-manger.

Dans ces conditions, vous comprendrez pourquoi nous prîmes nos jambes à notre cou. Un cliquètement accompagné d'écoeürants gargouillis nous confirma que l'insecte était sur nos talons. On eût dit que quelqu'un, dans notre dos, tricotait avec véhémence tout en s'étranglant avec son repas.

Le terrain devenait montagneux pour de bon, et, en l'absence de sentiers aménagés, nous étions contraints d'escalader précipitamment des parois instables. Je ne pensais plus guère au sommet, qui pourtant approchait ostensiblement ; je m'en remettais simplement à plus tard pour trouver un moyen de nous défaire de ce poursuivant. La créature grimpaît avec aisance, nous poussant à emprunter des raccourcis toujours plus périlleux pour rester hors de portée de ses faux.

Ce fut lors d'une de ces tentatives désespérées que notre piètre aventure bascula pour de bon. Un fragment de roche d'un mètre et quelques de diamètre se détacha sous le poids de Justine, qui retomba en contrebas et resta là un moment avant de gémir, me prouvant qu'elle était encore en vie. La face positive de ce revers fut que notre poursuivant, qui se trouvait sur le chemin du rocher, fut projeté bien plus bas, après un choc impressionnant qui lui arracha un sifflement de surprise.

« Rah, putain ! cria Justine alors que je commençais à descendre pour la rejoindre.

— Ça va ? demandai-je avec une crainte non dissimulée.

— J'me suis niqué une jambe en tombant ! J'suppose que ça aurait pu être pire, mais n'empêche que si j'peux plus marcher dans cet endroit à la con, j'suis foutue ! Surtout si... Putain, il est où le gros insecte dégueulasse, là ?

— Il a débaroulé, j'sais pas trop jusqu'où, expliquai-je en me rapprochant prudemment du bord. Hum... Il a l'air un peu sonné, mais il commence à remonter, je crois.

— Fait chier !

— On y est presque ! Si j'te porte et qu'on emprunte ce chemin moins casse-gueule, suggérai-je en pointant une pente douce du doigt, on peut arriver au sommet bien avant qu'il ne nous rattrape !

— C'est pas pour ça qu'il va disparaître par magie, mais...

— ... Mais ? »

Elle sembla se rappeler quelque chose, puis réfléchit un bref instant.

« Rien, rien. T'as raison. Ça se tente, mais quand même, on va tous les deux y passer si je te ralentis trop... »

— On verra ça plus tard. Hors de question que je te laisse là. »

Plus facile à promettre qu'à faire, évidemment. À la fois pour moi et pour elle. Nous grognâmes de concert, moi en la soulevant, elle en tentant sans grand succès de maintenir sa jambe dans une position stable, naturelle et peu douloureuse. Une position qui n'existait peut-être même pas. Justine avait maintenant la charge de garder nos deux barres de métal et les exploitait comme attelles de fortune.

Au cours des quelques minutes qui suivirent, seuls nos souffles amples et meurtris troublèrent le silence, emportés par le vent qui se faisait plus pressant si près du sommet.

Bientôt, cependant, les cliquetis et bruissements caractéristiques de la bête devinrent vaguement discernables dans notre dos. Elle nous tenait probablement (pas complètement à tort) pour responsables de ses récents déboires et devait avoir hâte d'en découdre.

Notre piste de fortune s'acheva enfin au terme d'une brève spirale, et les derniers obstacles à notre vue se plièrent devant la grandeur du sommet. Épuisé, terrifié, je trouvai néanmoins la force de m'exclamer devant ce que nous découvrîmes enfin :

« Oh putain ! Là ! Makria ! » criai-je.

La joie de Justine fut plus modérée, même si je sentais que des milliers de pensées bouillonnaient en elle :

« Pfouf. Mais on va à deux à l'heure. Pas moyen qu'on l'atteigne sans nous faire découper par ce truc. Et si on reste là à gesticuler comme des cons pour être vus, on ne tiendra pas trois minutes. »

La zone du crash était, comme prévu, visible dans la plaine, mais plus loin que je ne l'aurais cru. Il m'était difficile de dire si les signes de mouvement que j'y percevais étaient humains, d'origine sauvage, ou le fruit de mon imagination. Justine arriva probablement aux mêmes conclusions et aucun de nous ne mentionna cet axe de pensée.

Alors que je commençais à descendre en direction de la ville, en veillant à ne pas glisser sous le poids combiné de Justine et moi, je me rendis compte à quel point elle avait raison. Je n'avais cependant pas d'autre option, et me tus en continuant à avancer. Quant à Justine...

« J'ai bien une solution, mais tu risques de la trouver pourrie, lança-t-elle subitement.

— Dis toujours », l'encourageai-je.

Sans l'ombre d'une hésitation, ni trace de peur ou de tristesse, elle m'exposa la dernière chose à laquelle je m'attendais :

« C'est simple : pose-moi là et pars tout seul.

— Quoi ? Mais nan mais t'as craqué ! Pas moyen que . . .

— Sans moi (continua-t-elle, impassible), et en descente, tu iras probablement assez vite pour . . .

— Nan mais je comprends très bien, ça ! C'est pas le problème ! J'vais pas te donner en pâture pour me casser !

— Ce n'est pas un "problème" ; je te l'ai dit : c'est une solution. Peut-être la seule que nous avons », se défendit-elle calmement.

Dans ces moments, des mécanismes de sécurité s'enclenchent en nous afin de ne pas accepter l'inacceptable. Cependant, ils peuvent rouiller au gré de la fatigue, ou être malmenés par autrui.

« Arrête de faire le con, putain ! » éclata-t-elle brutalement.

Elle commença à me marteler, me forçant à stopper ma progression afin de préserver le peu d'équilibre qu'il me restait. Ses gesticulations eurent pour fâcheuse conséquence de laisser glisser nos barres métalliques au fond d'un ravin, dans l'indifférence la plus totale de Justine. J'étais surpris par ce changement d'attitude : on eût dit qu'elle ne s'attendait absolument pas à ce que je rejette sa proposition et que la panique la gagnait. Je ne savais plus quoi penser ni faire. Tout s'entrechoquait dans ma tête : le désir égoïste de survivre – fut-ce aux dépens d'autrui –, une certaine idée de la dignité, et les sons toujours grandissants de la créature.

Percevant vraisemblablement cette torpeur qui me gagnait, Justine laissa tant bien que mal sa propre agitation de côté et s'adressa à moi sur un ton étrangement apaisant :

« Écoute : je comprends tout à fait que tu sois réticent comme ça, mais nous n'avons plus le temps pour cela. Je ne te demande que de me faire confiance. Dépose-moi. Laisse-moi ici et va-t-en. Si je peux au moins te voir t'enfuir depuis cette montagne, je . . . je partirai avec un sentiment d'espoir, de devoir accompli, en moi. »

Je la fixai en songeant que, si j'obtempérais, je serais condamné jusqu'à ma propre disparition à faire face à ses yeux plutôt qu'aux miens au travers de tout miroir. Bien que, à la réflexion, elle était condamnée de toute manière, à cet instant je la voyais me donner la vie. Un bref silence s'installa. Puis, quelque chose dans son expression – une forme d'autorité, de détermination – fit lentement plier mes genoux.

Nul mot ne fut prononcé alors que je la laissai s'asseoir maladroitement dans cette pente escarpée. Alors, après un simple « bonne chance » qui eu peine à se faufiler dans les nœuds de ma gorge, j'entrepris d'honorer sa demande : elle voulait me voir courir loin du danger, et c'est ce que je comptais faire. Afin que tout ce périple n'aie pas été effectué en vain. Mais à peine eus-je tourné le dos et fait trois pas que la voix de Justine refit surface :

« Désolée... »

— Hein ? » fis-je en lui refaisant face.

J'étais moins intrigué par le mot choisi que par son ton qui, une fois de plus, avait changé du tout au tout en un battement d'aile. Justine, toujours précairement juchée sur son rocher, me regardait, l'air sincèrement triste – davantage que lorsque je l'avais déposée. Son bras s'étendit cérémonieusement en direction de la ville. Dans sa main, un petit objet cylindrique se mit à briller en produisant un sifflement croissant.

« Tiens bon », ajouta-t-elle.

Soudainement, un flash de lumière bleutée l'enveloppa toute entière. Lorsque je pu de nouveau regarder dans sa direction sans malmener mes yeux, cela n'était plus la « direction » de qui que ce soit. Une montagne exempte de tout être humain se présentait sans honte à moi.

Il me fallut plusieurs précieuses secondes pour comprendre ce qu'il venait de se passer. Ce n'était qu'une hypothèse, mais

je n'en avais qu'une et il allait me falloir m'en contenter : je n'avais guère le temps d'en formuler d'autres.

Un atterrisseur individuel d'urgence. Probablement déniché miraculeusement sur le lieu du crash avant le début de notre périple.

Un rapide regard jeté vers la ville me conforta dans cette voie : une des plus grandes tours portait distinctement à sa cime l'une de ces énormes balises sphériques d'un blanc laiteux, destinées, en cas de situation désespérée à proximité, à être pointées à l'aide de ces petits bâtons chargés d'énergie, à usage unique. L'utilisateur est alors téléporté au sein du bâtiment. Une technologie encore onéreuse et balbutiante, ayant vu quelques ratés retentissants, mais offrant de meilleures chances de survie que de rester dans un vaisseau en flammes et chute libre.

Ainsi, depuis le début, le véritable but de Justine, la raison pour laquelle les sommets l'attiraient, était de pouvoir utiliser cet atterrisseur jalousement conservé.

Au diable ses intentions et son sort ! Il me fallait me recentrer sur l'instant présent. Je pouvais déjà entendre la créature approcher depuis le versant opposé. J'accélérai, négociant des glissades occasionnelles. Je me fis de bonnes frayeurs à plusieurs reprises : gravité réduite ou non, tomber de plusieurs mètres ne faisait pas partie de mes projets immédiats.

Lors d'un bref et compulsif coup d'œil en arrière, je pu voir l'insecte surgir depuis le sommet et commencer à dévaler la pente. Il semblait plus à son aise que moi dans cette tâche, ses pattes lui assurant, à la manière de piolets, une bonne prise et lui permettant de bondir de crête en crête.

La végétation reprenait peu à peu ses droits, et j'avais bon espoir de, sinon le semer, au moins gagner du temps une fois couvert par les feuillus qui m'accueillaient.

La poursuite se poursuivie (si j'ose dire) durant un quart d'heure qui compte parmi les plus longs de ma vie. Je cherchais sans cesse un compromis entre brouillage de piste et accélération rectiligne. Pour ne rien arranger, les sifflements de la bête semblaient venir de partout à la fois dans cette jungle épaisse.

Bien que je conservais la ville dans un coin de ma tête, il est difficile de s'orienter avec un prédateur sur les talons. J'étais encore moins bien loti que lorsque Justine et moi rejoignons le sommet de la montagne, et ne pouvais formuler que de vagues estimations de la distance qui me séparait encore de la civilisation.

La ville. Les gens. Pendant un bref moment d'égarement, je fus traversé par une pensée macabre : si Makria m'apportait le salut, ça ne serait pas forcément de manière très glorieuse. Plutôt que de me porter secours, les habitants allaient probablement servir d'appâts. Enfin bon, me rassurai-je : dans un endroit pareil, les rencontres avec des créatures hostiles devaient être relativement coutumières ; des forces armées se trouvaient à coup sûr aux abords de la ville. Et probablement des barrières, aussi.

Oh, non ! Tout mais pas des barrières ! Le moindre contretemps dans cette course pouvait m'être fatal. Un rempart devant lequel il serait nécessaire de montrer patte blanche était la dernière chose dont j'avais besoin.

« Je verrai bien », conclus-je.

Ces tergiversations eurent le mérite de faire passer le temps. Alors que je parvenais à y mettre un terme pour revenir au présent, je remarquai que j'entrais tout juste dans une clairière de taille notable. Voir le ciel aussi distinctement après cette cavale sous le couvert des bois me fit une impression étrange.

Je me laissai un instant happer par ces sensations et levai la tête à la recherche d'un signe quelconque d'espoir. . . et ce fut ce qui manqua de peu de causer ma perte. Je trébuchai, fatigué que j'étais, sur un élément saillant. Alors que je me redressais péniblement, l'animal puisa dans ses réserves pour effectuer un bond prodigieux et fut catapulté face à moi. Coupé dans l'élan que je commençais tout juste à regagner, j'esquissai un maladroit mouvement de recul stratégique. Je ne parvins hélas qu'à tomber de plus belle, mon arrière-train s'enfonçant dans une terre meuble.

La créature jubila. Sachant pertinemment qu'elle venait de réduire drastiquement mes chances de fuite, et quelque peu éprouvée par sa prouesse physique, elle prenait son temps, agitant victorieusement ses membres antérieurs. L'un n'était d'ailleurs plus qu'un moignon aux allures d'épée brisée – vraisemblablement des suites de l'éboulement –, mais la faux restante, par contraste, n'en semblait que plus menaçante.

Le premier coup partit avec une vitesse redoutable. Je roulai à terre de manière désordonnée, et la faux scinda la terre en produisant le bruit d'une hache dans un arbre tendre. Je cru pendant une fraction de seconde être indemne mais une vive douleur m'informa bien vite que je venais d'être séparé de deux ou trois phalanges. Alors que la créature allait de nouveau tenter sa chance, j'envoyai aussi violemment que j'en étais capable mon pied dans ce qui lui servait de torse. J'espérais ainsi la repousser et gagner suffisamment de temps pour adopter une posture un peu plus glorieuse, mais parvins tout juste à l'étourdir pour une fraction de seconde et à accroître son envie de m'abattre.

Le sort décida cependant que ce court répit devait être salutaire. Toujours sur le dos, je remarquai soudainement un hélicoptère dont le bruit ne m'avait pas interpellé plus tôt, le

danger de mort imminente accaparant ma concentration. Sa trajectoire ne laissait aucun doute : on venait à mon secours.

Cette vision fit jaillir l'énergie et l'espoir terrés en moi. Je bondis alors que l'animal tentait de m'empaler et parvins à m'éloigner d'une poignée de mètres, de nouveau sur mes deux jambes. Je ne prêtais pas attention au sang bouillant qui s'échappait de mes doigts sectionnés : ils pourraient attendre. Je me retournai, prêt à faire front pour le meilleur comme pour le pire. Je me sentais apte à esquiver toute attaque de sa part.

Le face à face en question n'eut jamais lieu. Une grêle de coups de feu s'abattit sans pitié aucune sur la créature. Surpris, je levai une nouvelle fois les yeux et vit un homme armé dépassant d'une portière ouverte de l'hélicoptère. Sa victime s'effondra avec fracas dans la boue, son corps laissant s'écouler divers liquides poisseux par d'innombrables orifices. Si vous avez déjà égoutté une grosse quantité de haricots rouges dans une passoire, vous pourrez facilement vous représenter le champ de bataille.

Le reste ne fut, au regard des événements contés jusque-là, que formalités. Une échelle – ou plutôt l'une de ses extrémités – me fut immédiatement jetée, et je pus rejoindre toute une petite troupe dans l'habitacle, première structure artificielle à laquelle j'étais confronté depuis le crash.

Il me fallut un certain temps pour être en état d'analyser quoi que ce soit. Les passagers – moi y compris – ne m'apparaissaient que comme de vagues formes aux mouvements incohérents. Certains des occupants tentaient de m'aider, me donnaient des instructions que je ne parvenais pas encore complètement à déchiffrer. Lorsque ceux-ci me laissaient un peu de répit, d'autres m'assommaient de questions dont je ne retenais guère plus de choses. Cherchant une forme de repos dans ce tumulte couronné par le bruit qu'émettait l'appareil,

j'orientai naturellement mon regard vers la personne qui m'accordait le moins d'attention. Choix que je regrettai bien vite. Cette personne, recluse dans un coin de l'habitacle, aux traits tirés et au regard (me) fuyant, avec une tenue moins formelle, moins militarisée et surtout moins propre que celle des gens alentours – cette personne, disais-je, n'était autre que Justine.

J'ouvris la bouche avant même de savoir ce que j'allais dire, et restai un moment avec l'air d'un poisson figé, aucun son ne sortant. Finalement, elle daigna me regarder, et ce fut elle qui s'exprima la première :

« J'ai fait ce que j'ai pu... pour faire venir du secours rapidement... fit-elle sur un ton d'excuse.

— Ça va, je m'en tire avec juste quelques bouts de doigts en moins. »

Je ne donnais probablement pas l'impression d'être très convaincu. Plus que ma perte d'intégrité physique, j'avais du mal à oublier que...

« Oui, je me suis baladée tout ce temps avec un atterrisseur d'urgence, reprit-elle, paraphrasant mes pensées.

— ...

— En même temps, élaborat-elle, on allait quand même pas se battre pour savoir qui allait l'utiliser...

— Hum, concédai-je, baissant malgré moi les yeux.

— Et au fond, ça n'aurait rien changé à nos objectifs. Ni au fait que... que la personne restante allait devoir fuir le temps qu'on revienne la chercher. »

Je n'écoutais ses justifications que distraitement, mais y discernai quelques traces de bon sens, même si une partie de moi peinait à l'accepter. La question était de savoir si ce raisonnement avait vraiment été élaboré sur la terre ferme ou à la volée, ici-même, pour se prémunir de mon jugement.

Le silence retomba – du moins entre nous. Le personnel de secours acheva de porter les premiers soins à ma main et s'assurèrent que je sois bien installé dans mon siège.

Depuis les vitres, Makria était déjà nettement visible. Après avoir tant voulu la rejoindre, j'avais soudainement hâte de la laisser loin derrière moi. J'aurais toute ma vie pour mettre de l'ordre dans ces pensées, pour savoir à qui en vouloir, pour quelles raisons, et à quel point. Tout oublier était également une solution ; d'ailleurs, Justine aurait probablement voté pour cette option. Pour l'heure, il me fallait reprendre contact avec la réalité. Avec la vie.

*

* *

L'un de mes buts était de souligner qu'il n'est pas toujours trivial de savoir qui est un gros connard, quand, et pourquoi, ni de savoir s'il est vraiment important de répondre à ces questions. J'ai un peu brodé autour de ça. Entre la recherche d'appartements (avec proprios qui font des trucs durs à piger presque partout) et la méditation (qui m'aide à prendre un peu de recul), la nature des actions des gens et leurs intentions ont pris une place importante dans ma vie. Mais à vrai dire l'idée de base du texte est bien plus vieille que tout ça !

Les noms propres ont comme souvent été choisis un peu à l'arrache, surtout que je sentais que de toute manière ils n'auraient au mieux que peu d'impact. J'ai juste exploité une proximité sonore entre Julie et Justine en allusion à Julie Christmas, qui a quand même beaucoup participé (euphémisme) à l'élaboration de Mariner. Et pour la ville, j'ai tapé dans du grec ou quelque chose comme ça.

Merci à ceux qui ont accordé un peu de temps à mes mots.